

Paule du Bouchet



**ANNÉE
ZERO**

Gallimard

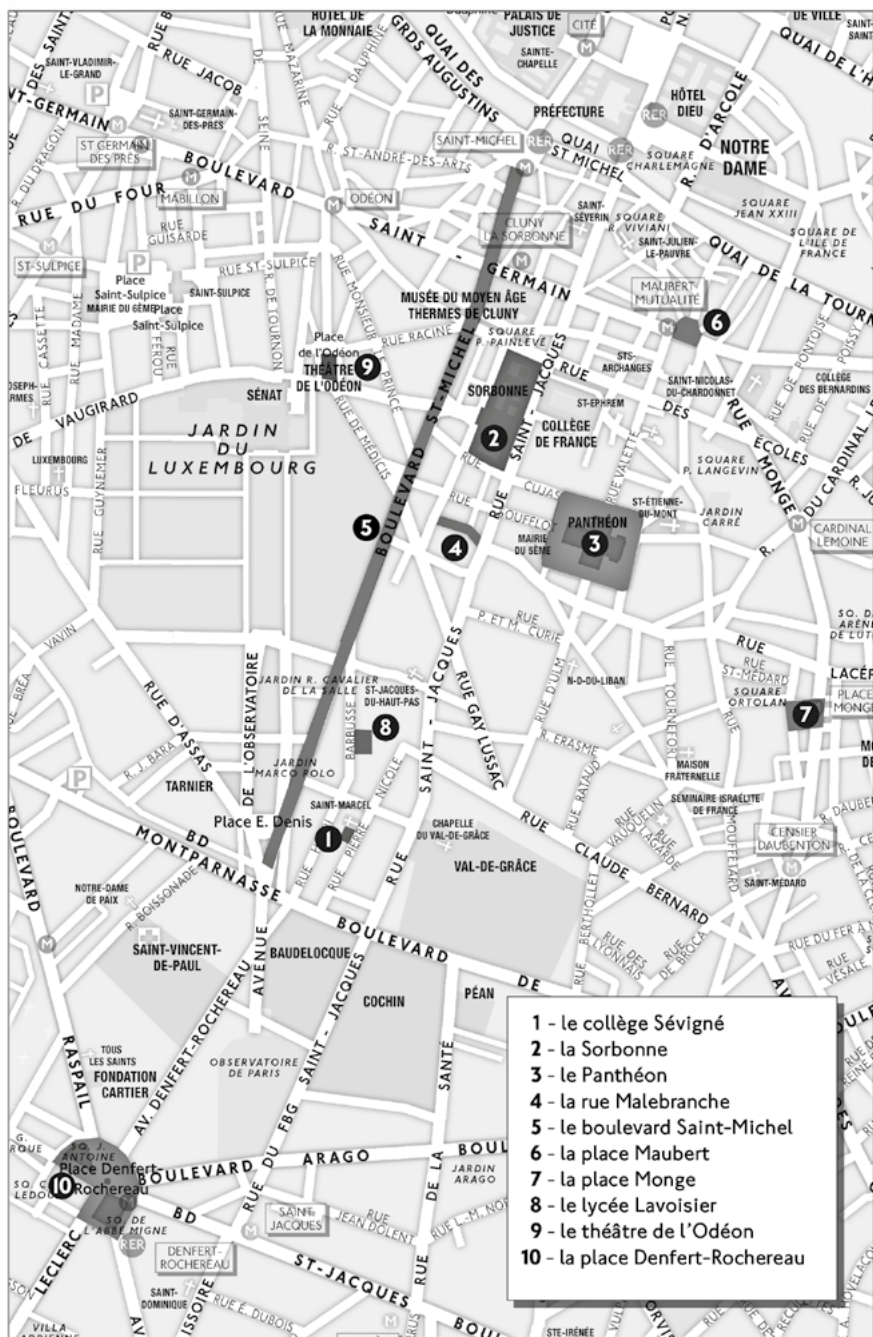
Scripto

Scripto

Paule du Bouchet

68
ANNÉE
ZÉRO

Gallimard



- 1 - le collège Sévigné
- 2 - la Sorbonne
- 3 - le Panthéon
- 4 - la rue Malebranche
- 5 - le boulevard Saint-Michel
- 6 - la place Maubert
- 7 - la place Monge
- 8 - le lycée Lavoisier
- 9 - le théâtre de l'Odéon
- 10 - la place Denfert-Rochereau

Le jour où ça a commencé, je ne savais pas. Je veux dire, je ne savais pas que c'était le premier de ma nouvelle vie. J'avais seize ans. Nous étions le 1^{er} janvier 68. On avait bu du vin blanc avec la bande de copains avec qui on tournait un film pendant les vacances de Noël, *Le Grand Meaulnes*, adaptation un peu rock'n'roll par Yves d'un roman qui nous avait fait vibrer.

Je jouais Yvonne de Galais, l'héroïne qui meurt en mettant au monde l'enfant d'une passion secrète. Rien n'annonçait que ce jour-là était le premier de mon année zéro.

Dans le film, j'avais pour amoureux le Grand Meaulnes, Jibé dans la vie civile, de son vrai nom Jean-Baptiste. Pendant le tournage il fallait se bécoter des dizaines de fois devant la caméra, tandis que Gribouille, un autre copain, faisait le clap en criant

«Le baiser, prise 8, on la refait!». Forcément, ça énerve. On avait fini par s'embrasser pour de vrai et on était devenus amoureux.

Il y a une photo de la soirée de la veille, celle du Nouvel An 67-68, un Polaroid un peu raté où on a les yeux rouges à cause du flash. Toute l'équipe du film, on est autour d'une table jonchée de cadavres de bouteilles. Les assiettes sont pleines d'os de poulet et ceux qui ne regardent pas le flash ont les yeux brillants. On a déjà beaucoup bu ou bien le photographe n'est pas très bon. Sans doute les deux. On regarde l'objectif en faisant des grimaces, Jibé et moi on se tient bien serrés pour montrer qu'on sort ensemble. Et pour être sûrs que ça se voit vraiment, on tient tous les deux un pilon de poulet dans la bouche façon couple pré-historique. On a l'air cloche comme pas possible.

Avant, il y avait eu la séquence de Gaulle à la télévision. On était chez la grand-mère d'Yves, qui était propriétaire d'un château au bord d'une rivière. On pouvait être nombreux sans gêner les adultes, on avait carrément un étage pour nous dans une tour, on y accédait par un escalier à vis où la grand-mère ne montait jamais. C'était la première fois qu'on n'avait aucun adulte sur le dos, on en profitait à fond. La grand-mère s'appelait «bonne-maman», ça nous faisait drôle, on était habitués aux noms de grand-mère «normaux», mamie, mémé ou même

grand-mère, sauf moi qui appelais la mienne Granny parce qu'elle était américaine. Cath, qui était de la banlieue et ma meilleure copine, appelait la sienne mémère. « Bonne-maman », c'était sans doute à cause du château.

Comme nous étions le 31, bonne-maman nous avait invités dans son « petit salon bleu » pour boire un doigt de porto. Elle avait surveillé le doigt, en disant « stop, stop, stop », on était mineurs quand même. Nous, ça nous avait fait rigoler, parce que après on avait prévu de quoi passer un réveillon d'enfer. La grand-mère d'Yves nous avait autorisé un « petit dégagement » entre nous, une drôle d'expression qui allait bien avec « bonne-maman ». On avait acheté du vin blanc et du vin rouge parce qu'on croyait qu'en les mélangeant ça faisait du rosé. Mais quand de Gaulle a fait son discours, on en était encore au porto vu que la télé était dans le petit salon bleu.

Il a dit que 68 allait être une année épatante, que tout le monde allait se réconcilier, que les Français avaient beaucoup de chance d'être français, surtout les jeunes, et qu'on allait vivre une année sereine et pleine de promesses. Enfin quelque chose comme ça. Bonne-maman était en extase, nous on a attendu qu'il ait fini son speech pour pouvoir monter faire notre réveillon tranquilles.

On a mis les Beatles et dansé des slows sur

Yesterday et sur *Michelle*. Après, j'ai tellement bu que je suis tombée sur Jibé en m'essayant au rock sur *A Hard Day's Night*. Ce qui tombait bien, si je peux dire. J'ai atterri dans ses bras et on a fait semblant d'être étonnés. J'avais déjà embrassé un garçon, mais pas beaucoup, et lui, je n'étais pas sûre qu'il ait déjà *vraiment* embrassé une fille, même s'il entretenait soigneusement sa coupe à la Paul McCartney avec les cheveux dans les yeux.

Les Beatles, c'était ma grand-mère qui les avait découverts quand elle venait nous faire le déjeuner à la maison parce que ma mère travaillait loin. Un jour, j'étais en troisième, on était revenus du lycée, mon frère et moi, et on l'avait trouvée en train de chanter *Can't Buy Me Love* en apportant le gratin de macaronis sur la table. Cette chanson l'avait mise en joie, derrière son tablier elle frétillait de son imposant popotin, c'était quelque chose ! Ma grand-mère est spéciale, peut-être parce qu'elle est américaine, mais pas seulement. Elle adore chanter.

Voilà, mon année zéro a commencé comme ça. Bêtement, comme la photo du 31 et comme le discours sur l'année sereine et pleine de promesses.

Il fallait faire fissa pour terminer le film avant les vacances de février à cause du bac qui faisait un barrage au bout de l'année scolaire, un truc auquel

on n'aimait pas penser. Les parents avaient déjà dit qu'à Pâques on serait tous à bûcher, ils appelaient ça le «bachotage» parce que quand ils étaient jeunes, à l'époque mérovingienne, ça s'appelait le «bachot» et ils formaient des «monômes» pour crier tous ensemble dans la rue qu'ils étaient contents d'en finir. Un peu tarte, mais bon. Imaginer que les parents avaient été jeunes demandait un gros effort, mais comme ça avait l'air de leur faire plaisir de nous raconter leur guerre, on était indulgents.

Le monde dans lequel on vivait en ce début 68 était comme un tableau. Immobile et figé. Les adultes avaient toujours été adultes, les vieux toujours vieux, les profs toujours ennuyeux, les filles toujours entre elles à ricaner, les garçons toujours entre eux avec un air bête. En y repensant, c'était ça l'impression. Un tableau d'une lourdeur infinie. Grandir, c'était prendre place dans ce tableau où rien ne bougerait jamais.

Nos destins étaient connus d'avance. On se marierait, on aurait des enfants et des réfrigérateurs. Peu d'entre nous parlaient d'avoir un métier. Si, Cath voulait devenir vétérinaire parce qu'elle aimait les chats et Françoise médecin comme son père. Je n'ai pas souvenir qu'aucune de mes copines ait imaginé devenir autre chose que ce que leur proposaient

leurs parents. Sauf moi, parce qu'ils ne me proposaient rien de spécial. Je l'avoue, j'étais une exception. Pour plein d'autres raisons. Jusqu'à mai 68, j'ai vécu cette exception comme une tare.

Le Grand Meaulnes avait été une concession gagnée de haute lutte par Mina, ma mère, sur le programme déjà tout cuit des autres parents qui ne consistait, pour cette année scolaire 67-68, qu'en un mot et trois syllabes : ba-cho-tage. Mina était favorable depuis toujours aux méthodes de « l'éducation nouvelle » pour les jeunes, laquelle prônait une certaine liberté ; j'avais moi-même été dans une petite école primaire merveilleuse qui me donna les plus belles années de ma scolarité et j'étais tombée de haut en arrivant en sixième au collège Sévigné dans le système classique.

À l'époque, les « ados » n'existaient pas, je veux dire cette catégorie d'âge bouillonnante, compliquée, par laquelle nous passons tous, cette étape de notre vie magnifique et brouillonne qui retient aujourd'hui toute l'attention des parents, des professeurs et des psychothérapeutes. On passait directement de l'enfance à l'adolescence boutonneuse dont les adultes attendaient sans patience aucune qu'elle se termine. Que s'achève enfin ce moment pénible

pour l'entourage et surtout totalement inintéressant. C'était comme l'acné et la boulimie des filles, la mue des garçons, un passage obligé qu'il fallait subir. Personne n'aurait songé qu'il puisse y avoir dans ce goulot d'étranglement les ressources d'une force créatrice puissante. Rimbaud était sagement consigné dans les manuels scolaires et le début du poème « Roman », « On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans », ânonné par des milliers de lycéens debout devant leur chaise, l'air ennuyé d'avoir oublié la suite, ne résonnait nulle part ailleurs qu'aux oreilles de milliers de classes endormies.

Rimbaud allait naître une deuxième fois en mai 68. Je crois que c'est à lui que les étudiants allaient penser quelques semaines plus tard, à l'adolescent génial qui ne respectait ni professeurs, ni ordre établi, ni Église, ni morale, lorsqu'ils voudraient « changer le monde » avec une rage telle que les journaux allaient les qualifier d'« enragés ». Rimbaud s'était consumé de cette rage-là. Les étudiants de mai 68, eux, allaient en vivre.

Ma mère, Mina, pensait depuis toujours que les jeunes devaient pouvoir s'exprimer autrement que par leurs bulletins scolaires et leurs bonnes manières. Pour ça, le tournage du *Grand Meaulnes*

avait été fantastique, parce que très vite cela avait dégénéré en une sorte de rêve éveillé qui n'avait plus grand-chose à voir avec le script de départ et encore moins avec la conception qu'une bonne-maman de la bourgeoisie de province pouvait avoir de « saines vacances pour les jeunes ».

Au départ, Yves, le copain réalisateur, avait une caméra, une grand-mère et un château comme dans les livres, avec douves, tourelles et cour d'honneur. C'était un bon début. Yves avait écrit un vrai scénario, un script avec des dialogues, des scènes, des décors et des costumes. Le script avait dû être pas mal adapté pour arriver à faire entrer le tournage en trois périodes de vacances, Toussaint, Noël et février, et six acteurs. Jibé et moi, évidemment, et puis tout un tas de petits rôles qui étaient tenus par quatre autres, dont mon cousin Nicolas qui jouait un croque-mort, un concierge et une gargouille, Gri-bouille qui faisait costumier, éclairagiste, assistant, cuisinier et silhouette parlante, Cath qui sortait un peu avec Nicolas et qui faisait des petits trucs par-ci, par-là, et une autre fille, Sophie, censée être mon amie dans le film, mais que j'aimais moyennement en réalité et qui se plaignait que la caméra était toujours sur Yvonne de Galais, c'est-à-dire sur moi, et jamais sur elle. Ce qui était vrai.

On se trouvait géniaux et Yves nous avait promis

le cinéma Pathé Clichy pour Noël 68. On y croyait, on était remontés à bloc, on était des stars, on ne pensait qu'au film. En fait, on n'a jamais pu le finir. À cause de bonne-maman et de mai. À la dernière session de février, Jibé et moi on s'est retrouvés embarqués sur le Loir, qui passait en bas du château, j'étais allongée dans une sorte de barcasse drapée de noir puisque j'étais morte, avec deux chandeliers allumés autour de la tête, et on a dérivé sur dix-huit kilomètres à cause du courant. Nico devait tout le temps rallumer les chandelles qui s'éteignaient, Yves courait sur la rive avec la caméra, les autres couraient aussi, en essayant de nous lancer une corde pour qu'on s'arrête, sauf quand les ronces les empêchaient de passer. La nuit était tombée. On s'est retrouvés loin en aval, arrêtés par le barrage du moulin de Griselles où les gendarmes et la grand-mère d'Yves nous attendaient et nous ont passé un sacré savon. Bonne-maman a déclaré que c'était la fin des festivités; elle nous renvoyait chez nos parents.

De toute façon, après c'était mars et c'est là que mai a commencé. Je veux dire Mai 68, mais on ne le savait pas encore.

Avec Jibé, on passait énormément de temps au téléphone à se parler d'amour. On restait très romantiques. J'essayais de dire les mots d'amour que j'avais entendus dans *Fantomas* quand Jean Marais embrasse Mylène Demongeot, mais ça sonnait un peu faux. En vrai, je n'y connaissais rien. Et puis, en février, je n'étais déjà plus tout à fait sûre d'aimer Jibé. Ça m'embêtait un peu, mais je faisais comme si. Il y avait encore le film et puis je n'avais personne d'autre et il me semblait qu'il fallait avoir un petit ami pour être quelqu'un d'intéressant. Ma copine Catherine était toujours amoureuse de Nico et on se téléphonait dès que nos mères n'étaient pas là. Je lui racontais que Nicolas avait rêvé d'elle, ce n'était pas vrai mais ça lui faisait plaisir. Et on passait beaucoup de temps à dégommer celles qu'on n'aimait pas ou dont on était jalouses, jusqu'à ce que ma mère rentre

du travail et me crie de raccrocher, que le téléphone ça coûtait cher et qu'elle aimerait savoir ce qu'on pouvait bien avoir à se dire pendant des heures.

La pire au téléphone, c'était ma grand-mère, Granny. Elle y passait un temps fou parce qu'elle avait mal aux pieds et ne sortait pas trop, tout en étant farouchement engagée, avec ses amis, contre la guerre du Vietnam. Je ne comprenais pas grand-chose à cette guerre, sinon qu'il fallait être contre, bien sûr. J'avais du mal à imaginer comment elle pouvait espérer faire cesser la guerre par téléphone, mais ma grand-mère était de celles qui faisaient bouger les lignes sans bouger de chez elle. Je ne m'intéressais pas trop à la politique, au grand dam de Granny, et elle s'évertuait à nous dire qu'il fallait s'engager dans la vie et que nous étions responsables du monde dans lequel nous vivions. Jusqu'en mai 68, ces paroles avaient pour moi un sens très relatif. À vrai dire, je ne me sentais pas responsable de grand-chose.

Les Américains avaient envoyé leur armée au Vietnam quelques années plus tôt, soi-disant pour aider à mater l'insurrection du Nord-Vietnam qui voulait devenir un pays démocratique, en réalité pour conserver leur influence sur cette partie du monde et surtout pour s'opposer aux communistes

qui soutenaient le Nord-Vietnam. Depuis 67, l'armée américaine bombardait des territoires entiers, détruisant des villages, des champs cultivés, des forêts, sous prétexte que des opposants s'y cachaient. Ils s'étaient mis à déverser un produit terrifiant, le napalm, qui brûlait tout ce qu'il touchait, bêtes, végétation, hommes, femmes et enfants. Devant toutes les horreurs infligées par les Américains aux populations vietnamiennes et que relayait la télévision, la contestation avait commencé à monter, d'abord parmi les étudiants américains, puis dans toute l'Europe, en Allemagne, en Pologne, en France.

Granny, le Vietnam, ça lui fichait la honte. La Constitution américaine était punaisée dans sa cuisine, il y avait la dignité et les valeurs à défendre, ça, je l'avais toujours entendu et aussi que l'Amérique était le pays de la liberté et la France une terre d'asile.

Chez moi, l'engagement était de famille, côté maternel. Quand j'avais dix ans, j'allais avec ma mère distribuer des tracts pour l'Algérie algérienne; comme j'étais petite je ne comprenais pas que l'Algérie puisse être autre chose qu'algérienne. Ma grand-mère, elle, c'était le Vietnam. Son appartement n'était pas grand, mais elle accueillait chez elle des déserteurs américains qui ne voulaient pas aller

là-bas faire leur armée. Le temps qu'ils trouvent un logement, ils dormaient sur son canapé et, quand il y en avait deux d'un coup, elle en mettait un dans sa baignoire qui était spacieuse, ce qui était commode parce que les Américains sont souvent très grands à cause du lait qu'ils boivent à la place du vin. À la guerre comme à la guerre, disait Granny, avant de leur trouver un autre endroit à Paris, chez une de ses copines. Elles avaient créé une association qui s'appelait PACS, Paris American Committee to Stop War; je trouvais le sigle très classe. Elles faisaient des tonnes de courriers, lisaient des tonnes de journaux, elles allaient s'asseoir devant les ambassades sur des pliants et recevaient des diplomates vietnamiens qui, eux, étaient tout petits. Dans la baignoire ils auraient été plus à l'aise que les déserteurs américains, mais ils n'en avaient pas besoin.

J'adorais venir voir ma grand-mère rue de Rennes parce qu'elle était la tendresse même, mais je trouvais qu'elle passait beaucoup trop de temps au téléphone à s'occuper des Vietnamiens, ce qui, je l'avoue, me déplaisait aussi à cause des postillons alimentaires qui, inévitablement, venaient se déposer sur le combiné du fait de son dentier. Quand elle me passait le téléphone parce que ma mère voulait que je revienne dare-dare pour le dîner et-sans-traîner-s'il-te-plaît, je criais: «J'arrive» en tenant le

